Document generated on 07/02/2025 11:29 a.m.

Francophonies d'Amérique

Environnements scolaire et familial de jeunes Ontariens et incidences sur le comportement télévisuel

Pierre C. Bélanger and Stéphanie Dansereau

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1004625ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1004625ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélanger, P. C. & Dansereau, S. (1996). Environnements scolaire et familial de jeunes Ontariens et incidences sur le comportement télévisuel. *Francophonies d'Amérique*, (6), 99–118. https://doi.org/10.7202/1004625ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENVIRONNEMENTS SCOLAIRE ET FAMILIAL DE JEUNES ONTARIENS ET INCIDENCES SUR LE COMPORTEMENT TÉLÉVISUEL

Pierre C. Bélanger et Stéphanie Dansereau[1]
Université d'Ottawa et Université du Québec à Montréal

Depuis son arrivée au Canada en 1952, la télévision s'est graduellement infiltrée au sein même des familles du pays. Aujourd'hui, on ne compte plus le nombre d'ouvrages scientifiques consacrés aux incidences de la télévision sur la vie des gens et, en particulier, sur le comportement des plus jeunes[2].

Bon nombre de travaux suggèrent la présence d'un lien entre le style d'apprentissage cognitif des enfants et les habitudes médiatiques qu'ils ont acquises au sein de la famille où ils ont grandi. La psychologie de l'enfant fait en sorte que ce dernier acquiert une bonne partie de son comportement et de ses connaissances par imitation[3]. Étant donné la place prépondérante qu'occupe l'ensemble des médias dans le budget-temps des plus jeunes, il y a lieu de s'interroger sur le type d'incidences que les habitudes médiatiques cultivées à la maison peuvent avoir sur l'utilisation subséquente que fera un jeune des médias qui composent son quotidien.

La multiplicité des équipements technologiques est devenue un phénomène normatif dans une majorité de foyers canadiens. Non seulement est-il commun d'y trouver une diversité dans le type de technologies présentes, mais le volume de leur circulation s'est trouvé à en affecter favorablement les coûts d'acquisition, si bien qu'il est aujourd'hui fréquent de dénombrer deux ou trois téléviseurs et magnétoscopes dans une majorité de familles au pays. Bien que l'on puisse se réjouir d'une telle abondance de moyens d'information et de divertissement, plusieurs difficultés peuvent découler de cette situation. L'une d'elles consiste en la création d'environnements médiatiques personnalisés où tout un chacun s'isole dans son espace pour se confectionner une palette de « lecture médiatique » qui lui est propre.

Parents et éducateurs se retrouvent ainsi dans une position stratégique face au développement des comportements télévisuels présents et futurs de l'enfant[4]. La place qu'occupe la télévision au sein de la famille et surtout la

façon et le contexte dans lesquels elle est utilisée, deviennent alors essentiels à notre compréhension de la relation que l'enfant établit avec ce média. Plusieurs spécialistes de la question, dont Mutz, s'interrogent sur la qualité du temps passé à regarder la télévision ainsi que sur le type de gratifications que l'enfant en retire. On craint notamment que la télévision ne vienne remplacer un certain nombre d'activités de création que l'on considère fort influentes dans le développement global de l'enfant[5].

Selon Hendon et Hendon[6], le rôle des parents quant aux choix de loisirs, dont la télévision, est davantage marqué lorsque l'enfant est encore en bas âge. Cela donne à penser que les habitudes médiatiques que le jeune développe lors de ses années de formation risquent fort d'orienter de façon significative la nature de la relation qu'il est susceptible d'entretenir avec la télévision et les appareils technologiques périphériques comme le magnétoscope, l'appareil de jeux vidéo, etc., dans sa vie adulte. Plusieurs recherches actuelles[7] vont en ce sens et tentent d'établir de nouveaux liens entre les pratiques télévisuelles des jeunes et leurs divers milieux d'apprentissage (école, famille, quartier, etc.).

Notre étude s'inscrit dans ce courant et vise à approfondir nos connaissances des pratiques et des comportements télévisuels de jeunes élèves ontariens de neuf à treize ans. Une des principales intentions de cette étude est de comparer l'influence des milieux scolaire et familial selon une série de variables en rapport avec l'usage de la télévision, dont : la nature et la langue des émissions, de même que le volume et la fréquence des usages de la télévision que font de jeunes élèves du deuxième cycle de l'élémentaire.

D'emblée, précisons que nous situons le rôle de la télévision dans l'ensemble des activités culturelles, de loisirs et d'éducation du jeune. Cette recherche se caractérise par sa double visée qui consiste à interroger à la fois des données sur le comportement des enfants ainsi que sur celui de leurs parents. De cette façon, nous comptons pouvoir établir des corrélations instructives entre les pratiques de ces deux groupes.

Il importe de présenter d'abord la démarche de recherche en précisant l'esprit dans lequel elle a pris forme, les étapes méthodologiques qui la sous-tendent, les résultats qu'elle a générés et les réflexions qu'elle suggère. Une section portant sur des considérations prospectives complète le bilan de nos interventions.

Contextualisation de la recherche

L'inspiration d'une telle démarche provient du désir de favoriser une réévaluation de l'importance que l'on accorde actuellement à la télévision. C'est en sensibilisant les éducateurs, les parents et les tuteurs aux nombreuses possibilités de ce média que l'on pourra envisager la possibilité de développer chez l'enfant une pensée critique autonome face aux multiples messages qui l'assaillent. C'est ce qu'il convient d'appeler l'« éducation aux médias », notion aujourd'hui intégrée au paradigme global de « littératies » dont les provinces canadiennes du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario se font pré-

sentement les plus ardents promoteurs. Pour Martine Wille, « éduquer un enfant aux médias c'est attirer son attention, susciter son intérêt, éveiller sa vigilance. Mais c'est aussi exercer et développer ses connaissances, optimaliser la compréhension qu'il a du monde et de lui-même [...][8]. »

Les principaux objectifs visés par cette recherche se résument à vouloir, d'une part, situer la télévision dans l'ensemble des pratiques culturelles de l'enfant et, d'autre part, à vérifier la langue des contenus télévisuels que choisissent deux groupes d'élèves de niveau primaire qui sont scolarisés en français dans la région urbaine d'Ottawa-Carleton. Ces deux groupes se distinguent du fait que l'un est de langue maternelle française et fréquente une école entièrement francophone alors que le second groupe est composé d'élèves de langue maternelle anglaise qui fréquentent une école anglophone dans laquelle ils sont inscrits à un programme d'immersion en français. Bien que ces deux groupes d'élèves soient issus de milieux culturels différents, ils ont en commun d'être tous les deux scolarisés dans un environnement où la principale langue d'usage est le français.

Particularités du milieu socio-économique

Il importe ici de circonscrire le milieu socio-économique étudié, soit l'Outaouais ontarien. Cette recherche s'est déroulée plus particulièrement dans deux villes de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton[9], soit celles de Gloucester et de Nepean. La ville de Gloucester, avec 26 % de sa population qui se déclare francophone, constitue un des principaux bastions de la francophonie dans la région de la Capitale nationale. Quant à la ville de Nepean, il s'agit d'une banlieue typique de la région où l'on compte une très forte concentration d'anglophones.

La grande région d'Ottawa-Carleton, communément appelée région de la Capitale nationale, constitue le centre névralgique de l'activité politique et de la fonction publique canadienne. Milieu traditionnellement bien nanti, la population de la capitale nationale peut être considérée comme privilégiée sur le plan du revenu. D'ailleurs, la médiane du revenu annuel des familles de Gloucester se situe à 70 200 $ et à 59 300 $ pour les familles de Nepean. Comme l'indique le tableau 1, la population dont est composé notre échantillon présente des revenus supérieurs aux revenus moyens des familles de l'Ontario (47 600 $) et de l'ensemble du Canada (42 900 $).

Tableau 1
Profil familial des populations de la région d'Ottawa

Profil	Francophones (Gloucester)	Anglophones (Nepean)
Médiane du revenu/quartier	70 200 $	59 300 $
Familles bi-parentales	75 %	84 %
Familles bilingues ou trilingues	55 %	31 %

Cette aisance relative s'explique par plusieurs facteurs, dont le niveau élevé de scolarisation et le faible taux de chômage par rapport aux autres régions du pays. Selon le Service de l'urbanisme de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton, 23 % de la population de plus de 15 ans détient un diplôme d'études universitaires. De plus, au moment où cette étude fut réalisée, la région d'Ottawa se classait au deuxième rang des agglomérations urbaines canadiennes ayant le plus bas taux de chômage au pays avec 9,12 % en moyenne pour la région alors que la moyenne pour l'ensemble du Canada se situait à 10,6 %[10].

Le milieu socio-économique étant une variable importante dans le contexte de cette recherche, il est légitime de penser qu'un grand nombre de familles possèdent un éventail appréciable d'équipements audiovisuels à la maison. En effet, l'aisance socio-économique élevée des foyers d'où sont issus les élèves qui ont participé à cette recherche se reflète dans la possession des technologies ou des médias suivants : a) près de neuf foyers sur dix possèdent deux téléviseurs et plus (87 %) ; b) la presque totalité des foyers sont abonnés au câble (95 %) ; c) près de deux foyers sur trois sont abonnés à une chaîne spécialisée de films (62 %) ; d) près de trois familles sur quatre possèdent un ordinateur personnel à la maison (70 %) ; e) près de neuf foyers sur dix sont abonnés à un quotidien (86 %) ; f) près de neuf familles sur dix possèdent un magnétoscope (89 %).

Tableau 2
Équipement technologique au foyer

Équipement	Francophones (Gloucester)	Anglophones (Nepean)
Jeux vidéo	88 %	80 %
Ordinateur	60 %	79 %
2 téléviseurs et plus	86 %	88 %
Téléviseur dans la chambre des enfants	36 %	27 %
Câble	96 %	93 %
Magnétoscope	81 %	97 %

Particularités linguistiques

La première langue d'usage représente également une importante particularité du milieu étudié. À titre d'exemple, Gloucester[11] est une ville où 59 % des habitants se déclarent anglophones et 26 % francophones, alors que 2 % considèrent posséder aussi bien l'anglais que le français comme langues maternelles, et 13 % se disent bilingues ou trilingues avec une langue autre que l'anglais ou le français comme langue première. Gloucester est une des villes de la région qui détient la plus grande concentration de francophones,

avec celles de Vanier et de Cumberland. Cette présence marquée de foyers francophones explique l'existence de plusieurs écoles de langue française à Gloucester, dont l'école Les Pionniers que nous avons retenue pour les fins de cette étude. Le programme d'éducation qui y est dispensé est entièrement en français sauf, bien entendu, pour les classes d'anglais, langue seconde. L'environnement scolaire formel y est donc tout aussi français que celui que l'on retrouverait, par exemple, dans une école similaire à Chicoutimi au Québec.

La ville de Nepean[12] est également reconnue pour ses particularités linguistiques. En effet, 77 % de la population de cette municipalité se déclare anglophone, 6 % francophone, 1 % considère posséder aussi bien l'anglais que le français comme langues maternelles, et 16 % se dit bilingue ou trilingue avec une langue maternelle autre que le français ou l'anglais. Ce qu'il y a de caractéristique à Nepean, c'est que l'on y compte plusieurs écoles offrant un programme d'immersion française à l'intention des jeunes anglophones qui choisissent de s'y inscrire. C'est justement pour souligner les disparités linguistiques de ces deux environnements scolaires (écoles francophones et écoles anglophones avec immersion française) que nous avons retenu des groupes d'élèves de Gloucester et de Nepean. Afin de fournir une meilleure compréhension des programmes scolaires auxquels sont soumis nos deux groupes de participants, le tableau 3 illustre la répartition du temps d'enseignement accordé à chacune des deux langues.

Tableau 3
Temps d'enseignement en français par semaine

Année scolaire	École francophone	École anglophone avec immersion française
1re année	100 %	100 %
2e année	100 %	80 %
3e année	100 %	70 %
4e année	80 %	60 %
5e année	80 %	60 %
6e année	80 %	50 %
Particularités :	Toutes les matières sont enseignées en français, sauf le cours d'anglais, langue seconde.	Toutes les matières sont enseignées en français, sauf les cours d'anglais, langue maternelle, de mathématiques et de santé.

De toute évidence, le choix que posent les parents envers la langue de scolarisation de leur enfant témoigne de la valeur qu'ils accordent au caractère bilingue de la région.

Il importe à ce stade-ci d'apporter une précision qui en dit long sur la dualité linguistique des francophones hors Québec. Alors que d'aucuns

reconnaissent les mérites du bilinguisme, le milieu ambiant fortement anglophone dans lequel vivent les jeunes francophones de Gloucester incite bon nombre de parents à inscrire leurs enfants à l'école française dans le but de leur assurer de solides assises dans la maîtrise du français. Bien qu'ils soient éduqués en français et qu'ils habitent pour la plupart dans des foyers où le français est la langue parlée, il n'en demeure pas moins qu'une partie importante des activités parascolaires de ces enfants se déroule en anglais. Il y a donc pour eux une cohabitation linguistique qui transcende largement le seul contexte scolaire. Car pour les jeunes francophones de Gloucester, l'école du quartier est davantage un havre francophone qu'un microcosme de leur réalité sociale qui, elle, nous l'avons vu, est majoritairement anglophone.

De leur côté, les jeunes anglophones de Nepean qui sont inscrits dans un programme d'immersion française vivent dans un contexte d'apprentissage d'une langue seconde qui, pour l'essentiel, se limite largement à la vie scolaire. Les environnements familiaux et parascolaires sont foncièrement anglophones et, bien que leurs parents soient conscients de la valeur ajoutée que constitue le français dans cette région, il n'en demeure pas moins que le français n'a que très peu d'incidence concrète dans la vie quotidienne de ces jeunes.

Méthodologie

Composition de l'échantillon et instruments de mesure

Les données que nous présentons ici ont été recueillies à l'aide de questionnaires auxquels des élèves de quatrième et de sixième année ont répondu en salle de classe. Les enfants ont dû préalablement obtenir l'autorisation écrite de leurs parents afin de participer à la recherche (voir le tableau 4). Le taux d'acceptation se situe à 72 % (93 élèves sur 130) pour les enfants fréquentant l'école francophone et à 59 % (93 élèves sur 157) pour les deux écoles anglophones offrant le programme d'immersion française.

Tableau 4
Taux de participation

Niveau	École de langue française	École anglaise d'immersion française
4e année	42 élèves	40 élèves
6e année	51 élèves	53 élèves
Total	93 élèves	93 élèves

Les questionnaires étaient composés de questions fermées et de quelques questions semi-ouvertes. On y retrouve des questions démographiques telles que l'âge, le sexe, le pays d'origine, le type de famille, la langue parlée à la

maison, le groupe d'âge des parents, le nombre de frères et de sœurs et le revenu approximatif des familles. Une fois le questionnaire rempli, l'enfant était invité à apporter à ses parents une version modifiée du questionnaire. Ce dernier, fondamentalement similaire à celui des enfants, avait pour but de vérifier la perception qu'ont les parents des habitudes télévisuelles de leurs enfants. Le taux de retour du questionnaire parental s'établit à 88 % du côté des parents francophones et à 81 % chez les parents anglophones.

Résultats

Environnement médiatique et taux d'utilisation

S'il est vrai que l'enfant apprend par imitation, on peut alors penser que les choix des parents quant à l'usage qu'ils font des médias, de même que le choix de la langue dans laquelle ces médias sont utilisés deviennent alors d'importantes sources de modélisation pour le futur adulte[13]. L'abonnement à un quotidien et sa lecture régulière, l'achat de revues, l'écoute d'une station radiophonique, la possession et l'utilisation d'un ordinateur personnel, d'un magnétoscope ou d'une console de jeux vidéo, l'abonnement à la câblodistribution et la disponibilité d'une chaîne de télévision spécialisée en cinéma sont autant de variables qui, bien qu'à des degrés différents, influent sur la signification qu'auront ces différents supports médiatiques pour le jeune et, par voie de conséquence, sur l'utilisation subséquente qu'il en fera dans son environnement familial[14]. Dans les paragraphes qui suivent, nous présenterons les résultats d'un certain nombre de ces variables que nous avons tenté de mesurer auprès de notre échantillon.

Nous avons vu plus tôt (voir le tableau 2) que 87 % des familles interrogées déclarent posséder plus de deux téléviseurs. Cette multiplicité des postes de télévision dans un si grand nombre de foyers, on s'en doute bien, peut contribuer à une consommation plus importante d'émissions télévisées, puisqu'elle permet à chacun d'exprimer plus librement ses préférences en matière de contenus. Cette induction est d'ailleurs confirmée par les données du tableau 5. Il existe, en effet, une relation positive entre le nombre de téléviseurs présents dans un foyer et le pourcentage des enfants qui déclarent regarder plus de deux heures de télévision par jour en semaine. Ainsi, pour l'ensemble des enfants de notre échantillon, si un peu plus de quatre enfants sur dix (43 %) disent s'adonner à plus de deux heures de télévision par jour dans les foyers où l'on retrouve soit un, soit deux téléviseurs, la proportion passe à 75 % lorsqu'il y a au moins quatre postes à la maison. Notons que cette tendance est davantage accentuée du côté des jeunes anglophones, où 82 % des jeunes qui habitent dans un foyer équipé de quatre postes et plus consomment plus de deux heures de télévision par jour en semaine.

Selon nos observations, il semblerait que, plus la télévision est accessible, plus les jeunes s'adonnent à ce loisir. Cette observation est loin d'étonner, compte tenu de la force d'attraction naturelle dont bénéficie ce média.

Tableau 5
Nombre de téléviseurs et pourcentage d'utilisation en semaine (plus de deux heures par jour)

	Nombre de téléviseurs			
	1 téléviseur	2 téléviseurs	3 téléviseurs	4 téléviseurs et plus
Francophones	42 %	47 %	57 %	68 %
Anglophones	45 %	40 %	58 %	82 %
Tous les enfants	43 %	43 %	58 %	75 %

Mais il n'y a pas que le nombre de téléviseurs dont il faut tenir compte lorsque l'on cherche à mieux comprendre les comportements des jeunes à l'égard de la télévision. L'abonnement au câble peut aussi être une source d'assiduité devant le téléviseur. Selon les enfants interrogés, 96 % des francophones et 93 % des anglophones habitent dans des foyers abonnés au câble. Cette situation en dit long sur le choix de chaînes qui s'offre aux jeunes téléspectateurs. Il est pertinent de noter qu'au moment où notre étude a été menée, les deux municipalités de notre échantillon étaient desservies par des câblodistributeurs différents et avaient donc un répertoire de stations qui varie quelque peu. À titre d'exemple, le câblodistributeur Rogers, qui dessert la ville de Gloucester, offrait à ses abonnés 37 chaînes, dont 11 en français[15]. Pour sa part, le câblodistributeur Maclean-Hunter qui desservait la ville de Nepean, offrait 30 chaînes, dont 8 en français[16]. Cette différence risque de s'estomper sous peu, car depuis décembre 1994, Rogers s'est porté acquéreur de la compagnie Maclean-Hunter.

On voit ici qu'au niveau de la langue de consommation de la télévision, les enfants de Gloucester ont accès à une palette plus diversifiée de chaînes de langue française. Bien que la différence de l'offre francophone entre les deux câblodistributeurs ne tienne qu'à trois chaînes, deux de celles-ci, soit MusiquePlus et la télévision communautaire, offrent des contenus qui sont susceptibles d'intéresser une proportion non négligeable de jeunes. Nous incluons la chaîne communautaire, car elle offre, en effet, aux jeunes francophones un certain nombre d'occasions de voir leurs amis à la télévision, que ce soit dans la retransmission de pièces de théâtre amateur, d'émissions d'information au sujet d'activités culturelles ou sportives du quartier, etc. L'absence de telles chaînes sur le territoire de Nepean n'est certes pas de nature à favoriser les émissions en français chez les jeunes anglophones. En dépit du fait que ces derniers vivent dans un espace largement anglicisé, leur compétence langagière fait en sorte qu'ils sont tout à fait aptes à syntoniser des chaînes françaises si, d'une part, on leur en fournit l'occasion et si, d'autre part, on leur présente des contenus qui parviennent à capter leur intérêt. Nous verrons plus loin ce que nos deux groupes linguistiques choisissent de regarder ainsi que leurs motivations derrière ces préférences.

La présence ou l'absence d'un magnétoscope au foyer peut aussi expliquer le taux d'utilisation de la télévision chez les enfants. Comme nous l'avons vu au tableau 1, 97 % des foyers anglophones et 81 % des foyers francophones possèdent un magnétoscope à la maison. Un taux de pénétration du magnétoscope de cette amplitude contribue fortement à favoriser la fréquentation de la télévision, en permettant l'enregistrement des émissions préférées lorsqu'on est occupé à autre chose. Cet outil périphérique à la télévision, désormais devenue monnaie courante, n'est certes pas étranger à la prédominance de l'écran cathodique dans l'ensemble des activités de loisir des jeunes.

Le fait d'avoir à la maison une console de jeux vidéo (88 % pour les francophones et 80 % pour les anglophones, voir le tableau 1) ou d'avoir accès à un ordinateur personnel (60 % des francophones et 79 % des anglophones) peut-il affecter le volume d'écoute des enfants interrogés ? Selon Heppel[17], la présence d'une console de jeux vidéo au foyer devrait diminuer le temps passé devant le téléviseur. Pourtant, en analysant le tableau 6 ci-dessous, l'on assiste au phénomène inverse. Être devant l'écran d'un jeu vidéo semble contribuer à créer le réflexe de s'asseoir devant le téléviseur, et ce peu importe le type d'équipement disponible. En effet, même s'il est toujours délicat d'établir des relations de ce type, il n'en demeure pas moins que 55 % des enfants qui possèdent une console de jeux vidéo déclarent regarder plus de deux heures par jour de télévision, alors qu'ils ne sont que 47 % chez ceux qui ne possèdent pas cet appareil. Il semble donc que l'on soit ici en présence d'un phénomène qui contribue à l'accoutumance face à l'écran que nous jugeons pertinent de relever.

Tableau 6
Présence d'une console de jeux vidéo au foyer et pourcentage d'utilisation de la télé en semaine (plus de 2 heures par jour)

Groupe	Présence d'une console vidéo	Absence d'une console vidéo
Francophones	55 %	45 %
Anglophones	55 %	47 %

Par ailleurs, on serait porté à croire que la présence d'un ordinateur à la maison peut engendrer le même type d'effet d'accoutumance au petit écran que les jeux vidéo. En dépit du fait que l'ordinateur jouit généralement d'un préjugé nettement plus favorable que la console de jeux vidéo auprès des parents, sa présence au foyer suggère des résultats contradictoires parmi les deux groupes linguistiques de l'échantillon d'Ottawa. En effet, si cet « outil du savoir et de l'apprentissage » (tableau 7) demeure lui aussi favorablement corrélé à une plus grande consommation de télévision chez les francophones, c'est exactement l'inverse du côté des élèves anglophones. Cette différence

peut être liée aux types de fonctions auxquelles on associe l'usage de l'ordinateur au sein des groupes visés ou encore à une tendance plus manifeste du côté des francophones à centraliser les activités de loisir et de divertissement à domicile. Il y aurait lieu ici d'étudier plus à fond les facteurs qui justifient la différence relevée.

Tableau 7
Présence d'un ordinateur au foyer et pourcentage d'utilisation de la télévision en semaine (plus de 2 heures par jour)

Groupe	Présence d'un ordinateur	Absence d'un ordinateur
Francophones	58 %	44 %
Anglophones	51 %	60 %

Environnement linguistique et visionnement en famille

> *As television drama presents a great deal of novel information to the child about social rules and behavior, the significance of such active interpretation, as shown by at least some of the children, is that it increases and changes their understanding of the world around them*[18].

L'enfant de l'Outaouais ontarien bénéficie d'un large éventail de chaînes télévisées dans les deux langues officielles. Il peut ainsi choisir la langue de diffusion selon son degré de compréhension de l'autre langue ou selon ses préférences en termes d'émissions.

L'environnement socio-urbain de la région représente d'ailleurs très bien cette dichotomie. Ottawa-Carleton représente un microcosme de la politique du gouvernement du Canada en matière de bilinguisme et de biculturalisme officiels. Le jeune francophone de Gloucester et le jeune anglophone de Nepean sont tous les deux éduqués en français. Cependant, nous l'avons vu, ils baignent dans un environnement à forte prédominance anglophone. Chez les jeunes francophones, on note en majorité que la langue d'usage à la maison et à l'école est le français, mais que la langue dite « fonctionnelle » tend à être surtout l'anglais. Au Canada, ce phénomène est endémique dans les régions où les francophones sont en minorité, exacerbant du coup les incessantes tensions politiques entre les deux groupes linguistiques majoritaires du pays.

Les efforts de promotion et de protection du fait français au Canada sont souvent motivés par de profondes inquiétudes de ce que le français devienne la langue véhiculaire d'un imaginaire culturel différent. Un imaginaire différent, oui, mais certes pas étranger, car, pour le Franco-Canadien, une partie non négligeable de son identité culturelle s'est construite au fil d'une longue tradition de cohabitation avec les productions culturelles anglophones.

Pour des raisons de survie économique parfois et d'intégration sociale très souvent, les incitatifs à faire partie de la culture dominante ambiante et d'avoir ainsi le sentiment d'appartenir au grand groupe de citoyens canadiens sont généralement assez pressants[19]. De la Garde et Ross[20] avaient d'ailleurs soulevé l'impératif pour les francophones d'Amérique de participer à cette culture continentaliste en identifiant les moyens d'afficher dans leurs productions culturelles l'unicité de leurs traits identitaires. Il est, d'autre part, intéressant de constater que, bien que la différence soit marginale, ils sont autant de foyers francophones à être abonnés à une chaîne spécialisée de films en anglais (39 %) (tableau 8) qu'à la chaîne équivalente de langue française (37 %). Du côté des foyers de langue anglaise, si plus du tiers sont abonnés à la chaîne de cinéma anglaise (35 %), ils ne sont que 12 % à être abonnés à la chaîne française. De tels résultats témoignent de l'importance marquée qu'accordent les francophones de l'Outaouais ontarien aux produits culturels anglophones. Le bilinguisme officiel qui caractérise cette région semblerait favoriser une plus grande exposition des francophones à la culture anglaise que l'inverse. Si l'enfant maîtrise de manière égale l'anglais et le français, on peut comprendre qu'il aime mieux voir un film dans sa version originale. Cette situation se présente avec plus d'acuité encore dans une région comme Ottawa où l'on offre très peu de films francophones en salle ou au club vidéo[21]. Cela ne fait qu'amplifier l'extrême popularité des films anglo-américains. Culture continentaliste, dites-vous ? Et comment !

Tableau 8
Langue de consommation des médias

	Langue de consommation	
	Francophones	**Anglophones**
Chaîne de films en français	37 %	12 %
Chaîne de films en anglais	39 %	35 %
Préfère lire en français	43 %	2 %
Préfère lire en anglais	57 %	98 %
Abonnement à un quotidien	81 %	91 %
Abonnement à un journal français	22 %	2 %
Abonnement à un journal anglais	59 %	89 %
Revue en français	26 %	1 %
Revue en anglais	25 %	60 %
Télé-horaire en français	13 %	1 %
Télé-horaire en anglais	39 %	71 %

Le choix de la langue du journal quotidien constitue un autre exemple probant de la perméabilité du français aux médias anglophones. En effet, en

consultant le tableau 8, on est à même de constater que 91 % des familles anglophones et 81 % des familles francophones interrogées disent être abonnées à un quotidien. Une lecture plus détaillée confirme l'ampleur de la force d'attraction que constituent les imprimés de langue anglaise. Chez les francophones, l'abonnement à un journal du matin d'expression anglaise (59 %) est environ trois fois plus important que l'abonnement aux journaux de langue française (22 %). Du côté des foyers anglophones, le portrait est éloquent : 89 % des foyers reçoivent un quotidien de langue anglaise alors que seul un maigre 2 % optent pour un quotidien francophone. Il est vrai que la région d'Ottawa ne produit qu'un seul journal francophone (*Le Droit*) et quelques hebdos de langue française. Il est aussi vrai que les distributrices de journaux offrent au passant plus d'un quotidien de langue anglaise. Encore une fois, dans un milieu où l'anglais domine, le plus simple est de suivre la tendance dominante. On s'en doutera bien, la circulation au sein du foyer familial de journaux majoritairement anglophones ne se fait pas innocemment. Habitués qu'ils sont à fréquenter l'information écrite en anglais, plus de la moitié des jeunes francophones (57 %) déclarent préférer lire en anglais (tableau 8). Du côté des jeunes anglophones, le contexte scolaire d'immersion française dans lequel ils vivent chaque jour ne parvient pas à ébranler leur absolue préférence pour la lecture en anglais (98 %). Et comme s'ils voulaient s'assurer de ne rien rater à l'« autre télévision », les jeunes francophones sont trois fois plus nombreux à consulter un télé-horaire anglais (39 %) plutôt que français (13 %). Voilà donc certains éléments additionnels de l'environnement familial qui interagissent et orientent de manière bien concrète les pratiques de consommation télévisuelle pour ces jeunes scolarisés en langue française.

Par conséquent, la consommation télévisuelle semble, elle aussi, aller dans le sens des préférences médiatiques que nous venons de traiter. Quelques chiffres : 95 % des élèves francophones déclarent regarder la télévision en anglais. Corollaire prévisible, seulement 18 % des émissions choisies comme étant les favorites des francophones sont des émissions de langue française. L'émission favorite par excellence, tant chez les jeunes francophones que chez les anglophones, est la comédie *Saved by the Bell*. De leur côté, les élèves anglophones en immersion française ne sont que 27 % à regarder la télévision en français. Ce qui étonne à première vue chez ces derniers, c'est qu'aucune émission de télévision française n'apparaît au palmarès de leurs émissions préférées. C'est donc dire que le fait de fréquenter un milieu scolaire où l'essentiel des activités d'apprentissage se déroule en français ne parvient visiblement pas à motiver ces jeunes à poursuivre leur apprentissage du français en dehors du cadre scolaire. L'environnement familial est ici tout à fait en rupture avec celui de l'école dans lequel le jeune anglophone en immersion française est plongé.

En revanche, les francophones manifestent clairement à quel point ils se sentent en harmonie avec le contenu des émissions diffusées sur les chaînes

anglaises. Des 177 émissions qu'ils ont inscrites à la mention « émission favorite », l'émission de langue française la plus souvent évoquée ne parvient qu'à obtenir sept mentions (*Watatatow*), les autres récoltant des taux encore plus faibles.

Tableau 9
Émissions favorites

	Émissions	
	Francophones	**Anglophones**
Saved by the Bell (Eng)*	n=50	n=40
Full House (Eng)	n=35	n=11
Prince of BelAir (Eng)	n=8	n=4
Watatatow (Fr)	n=7	
Home Improvement (Eng)		n=9
Star Trek (Eng)		n=14

* « Eng » signifie que l'émission est diffusée en anglais alors que « Fr » signifie qu'elle est diffusée en français.

La médiation parentale

Une question vient alors à l'esprit : Dans quelle mesure les parents peuvent-ils intervenir dans les choix télévisuels de leurs enfants ? Un premier élément de réponse peut venir de ce que nous appelons le « covisionnement familial ». La fréquence de visionnement en famille peut, en effet, être le signe d'un certain degré de conscientisation des parents face à leur rôle de médiateurs tout en indiquant des pistes de recherche prometteuses quant au fonctionnement de ce que l'on pourrait appeler le « rituel de cohésion familiale ».

Meunier[22] a abondamment fouillé le phénomène de médiation familiale et en conclut qu'il s'agit d'un concept essentiellement multidimensionnel. Parmi les aspects considérés pour définir la médiation, Meunier propose que l'on tienne compte des domaines suivants : a) l'organisation de l'espace familial (nombre de téléviseurs et leur emplacement dans la maison) ; b) l'environnement technologique, c'est-à-dire la possession et l'utilisation des diverses technologies présentes au foyer ; c) la dimension du pouvoir interprétée comme étant les règles de visionnement à la maison ; d) la dimension interprétative représentant les préférences de télévision de chacun ; e) la dimension de l'organisation du temps ; f) la dimension de l'environnement télévisuel présentant le téléviseur comme compagnon, bruit de fond, etc. Cet ensemble de considérations fait dire à Meunier que la médiation familiale est un processus dynamique qui rejoint également parents et enfants et qui non seulement est propre à l'histoire de chaque famille, mais reflète également l'évolution de ses membres.

On devrait alors se réjouir de constater que plus de huit enfants francophones sur dix (83 %) et 90 % des jeunes anglophones affirment regarder la télévision en compagnie de leurs parents (tableau 10). Du côté francophone, on doit reconnaître que la consommation d'émissions en groupe semble partagée entre les deux langues de diffusion. Notons, pour le français, la préférence pour les matchs sportifs, le cinéma et les téléséries à succès telles que *Blanche, Les Filles de Caleb* et *Scoop*. Du côté des émissions anglaises, ce sont surtout les séries à teneur humoristique qui remportent la palme, tout comme dans les foyers anglophones du reste. Il convient toutefois de préciser que nos résultats ne nous permettent pas d'indiquer avec quelle régularité se produisent ces séances de covisionnement. Il nous est toutefois permis de croire qu'elles se déroulent selon un schéma de régularité.

Tableau 10
Liste des émissions regardées avec les parents

	Émissions	
	Francophones	**Anglophones**
Full House (Eng)	n=10	n=5
Cinéma (Fr)	n=10	
Sports (Fr)	n=8	
Blanche (Fr)	n=4	
Saved by the Bell (Eng)	n=4	
Star Trek (Eng)		n=12
Home Improvement (Eng)		n=8
Roseanne (Eng)		n=5
The Simpsons (Eng)		n=7

> *Although television is an important source of values at school age, children often have difficulty integrating its components, which may lead to a distorted view, but the presence of parents or sibling can help*[23].

Même si l'on sait que le covisionnement est inversement proportionnel à l'âge des enfants, comme le sont du reste bon nombre d'activités dites « familiales », il n'en demeure pas moins que la période charnière qui marque le passage de l'enfance à l'adolescence demeure encore une étape importante dans leur rapport à la langue et à la culture.

Dans le contexte actuel de la prolifération des chaînes de télévision et des supports technologiques qui les transmettent au domicile des usagers, la question de l'influence parentale sur les habitudes médiatiques des jeunes devient centrale. Dans un rapport intitulé *Un Québec fou de ses enfants*, soumis au ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, Bouchard[24] soulève l'importance capitale de cette dimension en y rapportant le triste constat

qu'une majorité de parents, se sentant dépassés par le pouvoir qu'exerçait la télévision sur leurs enfants, avaient tout simplement abdiqué dans leur tentative de gérer l'activité télévisuelle de leurs enfants. Évolution dans l'engagement des parents ou sympathique camouflage de leur impuissance à contrer l'« ennemi », il y a lieu de s'interroger sur le fait que nos résultats indiquent que plus des trois quarts des parents interrogés estiment maîtriser leur environnement médiatique, soit assez bien (62 %), soit très bien (15 %)[25]. Le libellé de la question explicitait la notion de maîtrise par le degré avec lequel les parents choisissent ce qu'ils veulent véritablement regarder ainsi que par la capacité à encadrer leurs enfants dans leurs attitudes et leurs pratiques face à l'ensemble des médias (imprimé, radio, télévision, ordinateur, etc.).

Caughie[26] s'est aussi penché sur cette notion de contrôle parental qu'il définit comme étant le sentiment de satisfaction relative qu'expriment les parents face à la connaissance qu'ils ont de ce que leurs enfants regardent à la télévision. Dans l'étude de Caughie, la question était adressée aux enfants plutôt qu'aux parents, comme nous l'avons fait dans notre questionnaire. Un passage résume les grandes lignes des résultats obtenus par Caughie.

> *The vast majority (83,5%) felt that their parents rarely or never restricted their viewing, though, when asked to imagine that they themselves were parents, 44,1% felt that they would want to control their children's viewing. Again, the majority (97%) would only control viewing up to the age of 15*[27].

Cette polarité dans la perception de la notion de contrôle entre les enfants et les parents est à tout le moins frappante. Une telle contradiction laisse entendre que, de part et d'autre, l'on se conforte tout à fait dans son rôle tantôt de parent-éducateur-décideur-censeur, tantôt dans son rôle d'enfant-explorateur-consommateur-joueur. Le parent aime afficher publiquement sa gouverne alors que l'enfant revendique sa pleine autonomie. Comme les jeunes nous l'ont indiqué en discussion de groupe : « Si mes devoirs sont faits, il n'y a pas de problème à regarder la télévision. » Il serait intéressant de savoir combien ont développé l'habitude de faire leurs devoirs et leurs leçons braqués devant le téléviseur.

Le contrôle dont parlent les parents serait lié, au dire des enfants, à des facteurs circonstanciels tels que les travaux scolaires, les activités physiques à l'extérieur et les disputes entre les enfants lors des covisionnements. Il n'en demeure pas moins qu'à elles seules, les questions de contrôle et de médiation reliées au rôle des parents constituent des domaines d'investigation complexes qui méritent d'être fouillés davantage.

L'environnement scolaire et la télévision « éducative »

Le milieu scolaire peut exercer une influence non négligeable sur la façon dont le jeune utilise la télévision. L'exploitation en classe de certains contenus télévisuels peut être non seulement une activité utile au plan pédagogique,

mais, en milieu d'immersion, elle peut également servir de moyen de promotion linguistique et culturelle que l'élève a le loisir de poursuivre subséquemment à la maison[28].

> *Television literacy is the coding and recoding of television's complex symbol systems. This practice can serve as the basis for assisting viewers with the more elaborate and more general processes that may confront them in the future. When tutored and coached in television literacy, children do get more out of television*[29].

Nous avons donc demandé à nos jeunes répondants de nous indiquer dans quelle mesure ils croyaient que les émissions qu'ils regardent à la télévision sont utiles à leurs travaux scolaires. Les résultats à cette question indiquent que les anglophones (65 %) sont deux fois plus nombreux que les francophones (30 %) à reconnaître l'apport de la télévision dans la réalisation de tâches scolaires.

Un si fort décalage dans la perception de la fonctionnalité de la télévision entre les deux groupes linguistiques soulève des questions. Est-ce là un indice que le milieu scolaire anglophone suscite davantage l'intérêt pour les émissions éducatives ? Peu probable. Ce qui paraît surtout retenir l'attention, c'est l'apparente disjonction dont semblent souffrir la télévision et l'école chez les élèves de langue française. Il semble, en effet, que pour les francophones, la télévision soit associée davantage à l'envie de se divertir qu'au besoin d'apprendre. De par la nature des émissions préférées, les jeunes francophones se tournent timidement vers la programmation française lorsque celle-ci offre des contenus où se fondent variété, humour et apprentissage. De plus, l'école aurait intérêt à encadrer davantage les pratiques télévisuelles des jeunes où des contenus éducatifs peuvent être exploités ; ainsi la télévision viendrait enrichir la formation générale de ces derniers plutôt que de se poser en rivale de l'enseignement traditionnel.

Il est certain que la taille de notre échantillon impose certaines réserves quant à l'applicabilité des résultats. Toutefois, on ne peut ignorer la possibilité que quelques enseignantes et enseignants œuvrant dans le secteur de l'immersion française puissent avoir un plus grand recours aux contenus télévisuels à des fins de complément à l'apprentissage de l'enfant que ne le feraient leurs collègues des écoles francophones. La plausibilité de cette hypothèse tient au fait que, pour ceux et celles qui travaillent à promouvoir le français auprès des jeunes anglophones, la télévision constitue un allié fidèle qui jouit d'un préjugé hautement favorable de la part des élèves. Les mérites de la télévision de langue française seraient liés davantage chez les anglophones au simple fait d'être exposés à la langue française, tandis que, pour les francophones, la télévision serait associée à une recherche plus systématique d'éléments liés à l'une ou l'autre des matières du programme scolaire. Devant des objectifs aussi peu compatibles, il est prévisible qu'un même média soit rattaché à des degrés de fonctionnalité qui diffèrent autant.

Conclusion

Dans un environnement social largement dominé par l'anglais, il n'est pas étonnant de constater que les milieux scolaire et familial de jeunes élèves du niveau primaire ne suffisent pas à endiguer la très forte attraction qu'exercent sur eux les contenus télévisuels de langue anglaise. Ce phénomène est particulièrement inquiétant pour la survie culturelle et linguistique des communautés francophones situées à l'extérieur du Québec et des bastions francophones du Nouveau-Brunswick[30]. L'essence de nos observations montre à quel point l'expérience que fait le jeune de la télévision est séparée tant de son apprentissage à l'école que de sa vie familiale.

Traditionnellement, la télévision a été surtout associée à une activité dite de divertissement. La nature de la programmation en soirée en témoigne largement. Toutefois, les récents développements technologiques qui ont marqué l'industrie de la télévision ces dernières années font en sorte que le jeune téléspectateur a aujourd'hui accès à une telle palette de contenus qu'il est regrettable que l'école n'exploite pas davantage les meilleures ressources qui y figurent. Il ne s'agit pas nécessairement d'utiliser la télévision comme une référence ou encore un supplément didactique, mais bien plutôt comme un fournisseur de documents communs sur lesquels l'enseignant invite la classe à réagir et à réfléchir. Au plan du développement des habiletés langagières, surtout pour les francophones en situation minoritaire de même que pour les jeunes anglophones ou allophones en contexte d'immersion française, la télévision peut servir d'agora médiatique où tous se retrouvent pour partager quelques moments de covisionnement, chacun à partir de son foyer.

Depuis 1989, la province de l'Ontario a inscrit à son programme d'études secondaires un volet d'éducation aux médias. L'objectif premier de ce programme consiste à sensibiliser l'élève à l'importance qu'occupent les médias dans l'épanouissement et l'identification d'une collectivité. Pour les élèves qui ont choisi de faire du français la langue première de leur éducation scolaire, les médias de langue française, et tout particulièrement la télévision, peuvent servir de véhicules privilégiés dans la promotion du fait français au Canada. Un passage tiré du document d'appui ontarien, *La compétence médiatique*, synthétise bien l'esprit derrière la volonté d'intégrer les médias francophones au programme d'étude des élèves :

> Sans toutefois véhiculer aveuglément tout ce qui se fait en français, on donne ici l'occasion à tous de se rendre compte que les ressources en français sont plus nombreuses qu'on ne le croit, qu'une large part de ce qui est diffusé en anglais l'est également en français — quoique souvent transformé — et que, grâce aux médias actuellement en place, il est possible d'être informés des événements qui se déroulent ailleurs dans la francophonie, tant ontarienne que pancanadienne.
>
> On invite donc les élèves à prendre conscience que la culture dont ils sont issus existe hors de la classe et de leur domicile ; qu'elle est partagée par plus du quart de la population canadienne et demeure bien vivante aux quatre

> coins de l'Ontario ; et que, malgré les contraintes démographiques et géographiques et dans la mesure des moyens et des ressources dont elle dispose, il est clair que cette culture se manifeste et s'épanouit[31].

Le discours euphorique qui entoure aujourd'hui la mise en place des divers réseaux qui composeront l'autoroute canadienne de l'information ne vient qu'accentuer l'urgence non seulement de développer des contenus à l'intention des francophones du pays, mais également d'en favoriser la disponibilité et l'accessibilité pour l'ensemble des citoyens, peu importe l'endroit où ils habitent. L'étude que nous avons réalisée ne laisse aucun doute quant aux tendances de la génération montante à l'endroit de ses préférences télévisuelles.

À l'aube de la transmission directe par satellites, des disques audionumériques à mémoire morte (CD-ROM), de la vidéo-à-la-demande, des 500 chaînes de télévision, des jeux vidéo accessibles par la câblodistribution, des services de télé-enseignement, des services bancaires à domicile, etc., les francophones et les francophiles du Canada seront de plus en plus sollicités à trouver refuge dans leur foyer pour combler leurs besoins en divertissement, en communication et en information. Dans un tel contexte, le milieu scolaire peut jouer un rôle promotionnel et éducatif de premier plan en faisant en sorte que certaines activités d'apprentissage nécessitent l'utilisation de ressources médiatiques francophones à la maison. L'établissement de telles passerelles de collaboration entre les milieux scolaire et familial est non seulement susceptible d'être accueilli favorablement par des familles qui ont concrètement exprimé leur appui à la reconnaissance du fait français au Canada, mais pourrait également contribuer à valoriser l'expression et l'utilisation de cette langue dans les pratiques quotidiennes des jeunes. L'effet de renforcement, sinon d'entraînement, que peuvent provoquer les pairs à l'égard de la consommation de produits médiatiques francophones peut s'avérer être un élément déterminant dans l'espace qu'est appelée à occuper la francophonie sur l'autoroute de l'information mondiale. Il incombe donc aux parents et aux éducateurs de valoriser les productions en langue française aux yeux de leurs enfants et élèves si l'on souhaite voir ces contenus prospérer sur les voies francophones des inforoutes de demain. Car, en toute dernière analyse, il faut bien se rendre à l'évidence : ce ne sont pas tant les technologies qui rendent les usagers compétents, mais plutôt les usagers compétents qui rendent ces mêmes technologies utiles et formatrices.

BIBLIOGRAPHIE

Bachand, D., C. Dognon et D. Labrèche, « La télévision des jeunes Franco-Ontariens (étude exploratoire) », *Cultures du Canada français*, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, n° 5, automne 1988, p. 147-154.

Bélanger, P. C. et R. Lafrance, « Culture francophone et médias canadiens : mise en perspective des usages », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, Collège universitaire de Saint-Boniface, Manitoba, vol. 6, n° 2, 1994.

——, « Stratégie de sensibilisation des enseignants au français des médias », *CONTACT*, revue canadienne destinée aux professeurs de français, Faculté d'éducation de l'Université Simon-Fraser, C.-B., vol. 8, n° 4, 1989, p. 11-15.

Bouchard, C., *Un Québec fou de ses enfants. Rapport du groupe de travail pour les jeunes*, Québec, Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux, 1991.

Bryant, Jennings *et al.*, *TV and Cognitive Skills and Social Behavior*, New York, 1990, p. 227-251.

Buckingham, David, « Going Critical : The Limits of Media Literacy », *Australian Journal of Education*, Vol. 37, No. 2, 1993, p. 142-152.

——, « What Are Words Worth? Interpreting Children's Talk About Television », *Cultural Studies*, 1991.

Caughie, John, « Television and Young People », Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper VI, 1992.

De la Garde, R. et L. Ross, « Les médias et l'industrialisation de la culture », *Les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1984.

Durocher, J. Y., « Un nouveau regard sur les médias francophones de l'Ouest », *Médias francophones hors Québec et identité*, Fernand Harvey (dir.), Montréal, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1992, p. 297-307.

Fédération de la jeunesse canadienne-française, *L'Avenir devant nous : la jeunesse, le problème de l'assimilation et le développement des communautés canadiennes-françaises*, Rapport de la Commission nationale d'étude sur l'assimilation, Ottawa, FJCF, 1992, 161 p.

Gronelius, Elizabeth, *Les Moins de sept ans*, Paris, Centre Triades, 1982, 110 p.

Hendon, William et R.C. Hendon, « Barren My Wit? The Impact of TV on Reading », *Poetics*, No. 20, 1992.

Heppel, Stephen, « Hog in the Limelight », *Computers TES*, June 1993.

Melamed, Lanie, « Sleuthing Media "Truths" : Becoming Media Literate », *The History and Social Science Teacher*, Vol. 24, No. 4, Summer 1989.

Ministère de l'Éducation de l'Ontario, *La compétence médiatique. Cycles intermédiaire et supérieur*, Imprimeur de la reine pour l'Ontario, 1989, 259 p.

Roberts, Donald, F. Henriksen et D.H. Voelkner, « Television and Schooling : Displacement and Distraction Hypotheses », *Australian Journal of Education*, 1993.

Sheppard, Anne, « Children, Television and Morality Study » II, Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper V, 1992.

Van Evra, Judith, *Television and Child Development*, Mass Communication, CS Edition, chapitre 8, 1992, p. 150-158.

Vastel, Michel, « Bilingue, la capitale ? », *L'Actualité*, 1er avril 1994, p. 21, 25.

Wille, Martine *et al.*, *Télécole*, Fondation Roi Beaudoin, Belgique, 1993, 54 p.

NOTES

1. Pierre C. Bélanger est professeur au Département de communication de l'Université d'Ottawa et Stéphanie Dansereau est professeure au Département d'éducation de l'Université du Québec à Montréal. Cette étude a bénéficié de l'appui financier du Bureau du Québec à Toronto dans le cadre du Programme de soutien à la francophonie canadienne du Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes. Les auteurs tiennent à reconnaître l'excellente contribution de Marie-France Gaumont et d'Annie Hudon dans l'exécution de cette recherche.
2. Voir Stephen Heppel, « Hog in the Limelight », *Computers TES*, June 1993 ; John Caughie, « Television and Young People », Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper VI, 1992 ; Anne Sheppard, « Children, Television and Morality Study » II, Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper V, 1992 ; Jennings Bryant *et al.*, *TV and Cognitive Skills and Social Behavior*, New York, 1990, p. 227-251.

3. Elizabeth Gronelius, *Les Moins de sept ans*, Paris, Centre Triades, 1982, 110 p.

4. Jennings Bryant *et al.*, *op. cit.*; Van Dyck cité dans Judith Van Evra, *Television and Child Development*, Mass Communication, CS Edition, chapitre 8, 1992, p. 150-158.

5. Mutz *et al.*, cité dans Donald Roberts, F. Henriksen et D.H. Voelkner, « Television and Schooling: Displacement and Distraction Hypotheses », *Australian Journal of Education*, 1993.

6. William Hendon et R.C. Hendon, « Barren My Wit? The Impact of TV on Reading », *Poetics*, No. 20, 1992.

7. Voir David Buckingham, « Going Critical: The Limits of Media Literacy », *Australian Journal of Education*, Vol. 37, No. 2, 1993, p. 142-152; et Stephen Heppel, « Hog in the Limelight », *Computers TES*, June 1993.

8. Martine Wille *et al.*, *Télécole*, Fondation Roi Beaudoin, Belgique, 1993, 54 p.

9. La région d'Ottawa-Carleton se situe au sud-est de la province de l'Ontario. Elle comprend, entre autres, 11 municipalités, dont Gloucester, Nepean, Ottawa et Kanata. En tout, elle compte 678 090 habitants (recensement de 1993).

10. Source: *Globe and Mail*, 11 avril 1994.

11. Source: Service de l'urbanisme et des biens immobiliers de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton, 1991.

12. *Ibid.*

13. Zucherman *et al.*, dans Judith Van Evra, *Television and Child Development*, Mass Communication, CS Edition, chapitre 8, 1992, p. 153; et Lull cité dans *ibid.*, p. 150.

14. Huston *et al.*, cité dans Jennings Bryant *et al.*, *TV and Cognitive Skills and Social Behavior*, New York, 1990, p. 228.

15. TQS, TVA(2), SRC, La Chaîne de TVOntario, TV5, Météo Média, Radio-Québec, Nouvelles gouvernementales francophones, MusiquePlus et Télé-communautaire.

16. TQS, TVA, SRC, La Chaîne de TVOntario, Nouvelles gouvernementales francophones, TV5, Radio-Québec et CBMT-MTL.

17. Stephen Heppel, « Hog in the Limelight », *Computers TES*, June 1993.

18. Anne Sheppard, « Children, Television and Morality Study » II, Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper V, 1992, p. 33.

19. P.C. Bélanger et R. Lafrance, « Culture francophone et médias canadiens: mise en perspective des usages », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, Collège universitaire de Saint-Boniface, Manitoba, vol. 6, n° 2, 1994.

20. R. De la Garde et L. Ross, « Les médias et l'industrialisation de la culture », *Les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1984.

21. Michel Vastel, « Bilingue, la capitale? », *L'Actualité*, 1er avril 1994, p. 21, 25.

22. Dominique Meunier, *La Médiation télévisuelle dans l'environnement du quotidien. Une étude exploratoire*, Université de Montréal, février 1991, 105 p.

23. Van Dyck, cité dans Judith Van Evra, *Television and Child Development*, Mass Communication, CS Edition, chapitre 8, 1992, p. 151.

24. C. Bouchard, *Un Québec fou de ses enfants. Rapport du groupe de travail pour les jeunes*, Québec, Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux, 1991.

25. La différence entre parents francophones et anglophones est infime. Dans les deux cas, ils sont 15 % à se dire « très en contrôle », alors qu'ils sont 64 % chez les francophones et 61 % chez les anglophones à répondre « assez en contrôle ».

26. John Caughie, « Television and Young People », Broadcasting Standard Council (UK), Working Paper VI, 1992.

27. *Ibid.*, p. 25.

28. P.C. Bélanger et R. Lafrance, « Stratégie de sensibilisation des enseignants au français des médias », *CONTACT*, revue canadienne destinée aux professeurs de français, Faculté d'éducation de l'Université Simon-Fraser, C.-B., vol. 8, n° 4, 1989, p. 11-15.

29. William Hendon et R.C. Hendon, « Barren My Wit? The Impact of TV on Reading », *Poetics*, No. 20, 1992, p. 340.

30. Voir D. Bachand, C. Dognon et D. Labrèche, « La télévision des jeunes Franco-Ontariens (étude exploratoire) », *Cultures du Canada français*, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, n° 5, automne 1988, p. 147-154; J.Y. Durocher, « Un nouveau regard sur les médias francophones de l'Ouest », *Médias francophones hors Québec et identité*, Fernand Harvey (dir.), Montréal, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1992, p. 297-307; et Fédération de la jeunesse canadienne-française, *L'Avenir devant nous: la jeunesse, le problème de l'assimilation et le développement des communautés canadiennes-françaises*, Rapport de la Commission nationale d'étude sur l'assimilation, Ottawa, FJCF, 1992, 161 p.

31. Ministère de l'Éducation de l'Ontario, *La compétence médiatique. Cycles intermédiaire et supérieur*, Imprimeur de la reine pour l'Ontario, 1989, p. 8.